

LA « VOLTAIRISATION » DES VOYAGES DE GULLIVER EN FRANCE¹

Introduction

Nous proposons ici une première analyse du processus par lequel les *Voyages de Gulliver* sont devenus en français liés à la pensée de Voltaire. À partir de l'idée de l'hypertextualisme inhérent à toute traduction² et afin de poser les jalons d'une analytique des traductions et retraductions de *Gulliver's Travels* en France, nous montrerons ici comment le texte de Jonathan Swift est « voltairisé », d'abord du point de vue critique par Pierre-François Guyot Desfontaines dans la préface de sa traduction de 1727 puis, du point de vue formel, au XIX^e siècle, par les « révisions », « corrections » et retraductions de son texte, en vue de l'acclimatement au goût du public ou à la vision de Swift comme précurseur des Lumières.

Voltaire découvre Swift. On sait que Voltaire, qui avait rencontré Swift en Angleterre, lit *Gulliver's Travels* en novembre 1726 et en envoie rapidement un exemplaire à son ami Thieriot, en lui suggérant de procéder à la traduction³. En février 1727, Voltaire lui écrit encore et s'étonne que son correspondant n'ait reçu que le premier tome du *Gulliver*. D'après cette lettre, Thieriot n'aurait lu que les trois premiers chapitres et « différé » la traduction en attendant le second volume. À propos du second tome, soit les voyages à Laputa et chez les Houyhnhnms, Voltaire l'avertit cependant qu'il n'est pas « à beaucoup [sic] près si agréable que le premier, qu'il roule sur des choses particulières à l'Angleterre et indifférentes à la France »; il annonce également que « quelqu'un de plus pressé » l'a précédé « en traduisant le premier tome qui est fait pour plaire à toutes les nations⁴ ». Le ton neutre et l'absence de précision sur le traducteur laissent supposer qu'il ne s'agit pas de la traduction de Desfontaines, mais bien de la toute première version française, celle qui paraît, sans mention de traducteur, à la Haye en janvier 1727.

On connaît également le passage des *Lettres philosophiques* où Voltaire fera de Swift un « Rabelais dans son bon sens, et vivant en bonne compagnie » puisque, même s'il n'a pas la gaieté du curé de Meudon, il « a toute la finesse, la raison, le choix, le bon goût qui manquent » à celui-ci⁵. La correspondance est cependant plus précise : dans une

¹ Une première version de cet article a été présentée lors colloque « La traduction romanesque au XVIII^e siècle » (Metz, 28-29 septembre 2001). Les recherches qui ont été rendues possibles grâce à une subvention du Fonds FCAR. L'auteur tient à remercier son assistante de recherche, Janine Hopkinson.

² « La traduction hypertextuelle est celle qui unit un texte *x* avec un texte *y* qui lui est antérieur. Un texte peut ainsi en imiter un autre, le pasticher, le parodier, le recréer librement, le paraphraser, le citer, le commenter, ou un mélange de tout cela. » Berman, « La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain », *Les Tours de Babel : Essais sur la traduction*, Mauvezin, Trans-Europ-Repress, 1985, p. 36.

³ Voltaire, *Correspondance*, Institut et musée Voltaire, Genève, 1953, D306 et D307.

⁴ Voltaire, *Correspondance*, vol. 2. lettre 300, p. 43-45.

⁵ « M. Swift est Rabelais dans son bon sens, et vivant en bonne compagnie; il n'a pas, à la vérité, la gaieté du premier, mais il a toute la finesse, la raison, le choix, le bon goût qui manquent à notre curé de Meudon. Ses vers sont d'un goût singulier et presque inimitable; la bonne plaisanterie est son partage en vers et en prose... » *Lettres philosophique*, « Vingt-deuxième lettre sur M. Pope et quelques autres poètes fameux ».

autre lettre à Thieriot, lui envoyant le second volume de *Gulliver*, Voltaire lui conseille de ne traduire que le premier puisque les deux derniers voyages risqueraient d'ennuyer les lecteurs :

[T]he other is overstrain'd. The reader's imagination is pleased and charmingly entertain'd by the new prospects of the lands which Gulliver discovers to him, but that continued series of new tangled follies, of fairy tales, of wild inventions, palls at last upon our taste. Nothing unnatural may please long⁶.

Le fait que Voltaire écrive en anglais pour déjouer la censure donne encore plus de valeur à son point de vue : ce qu'il aime dans *Gulliver*, c'est la finesse du goût et de la raison, de même que la satire de l'humanité (principalement dans les deux premiers voyages), soit précisément ce que Desfontaines s'efforce de gommer dans sa préface en mettant, lui, l'accent sur les imaginations merveilleuses, les « fairy tales » et les « wild inventions » qui, tout comme les allégories, déplaisent à Voltaire.

Les différentes manières qu'ont ces deux médiateurs de l'œuvre de Swift que sont Desfontaines et Voltaire d'associer Swift à Rabelais sont également significatives : c'est le géant Gargantua, décrochant les cloches de Notre-Dame et dont la jument abat « avec sa queue la moitié de la forêt d'Orléans » que retient Desfontaines dans sa préface⁷, et non « compassant » les Parisiens, tel Gulliver arrosant le palais de Lilliput. Voltaire voit lui aussi en Swift le « Rabelais d'Angleterre », mais « un Rabelais sans fatras et le [*dont*] livre seroit très amusant par luy même par les imaginations singulières dont il est plein, par la légèreté de son stile, etc. quand il ne seroit pas d'ailleurs la satire du genre humain⁸ ».

On pense que Thieriot, pour sa part, aurait annoncé à Desfontaines qu'il allait traduire le *Gulliver*⁹. Desfontaines le devancera cependant, bien qu'il ait entendu parler de la traduction de La Haye, encore à paraître. Deux des périodiques les plus reconnus, le *Mercur de France* et le *journal des savants*, ne tardent pas à annoncer cette traduction par Desfontaines. Le premier indique que « M. l'Abbé D. F. » y travaille depuis trois mois, et attribue l'ouvrage à Swift (mars 1727, 627-628).

La traduction de Desfontaines comporte une longue « préface du traducteur¹⁰ », où il justifie sa poétique traductionnelle et décrit le résultat escompté. Comme traducteur

⁶ Voltaire, *Correspondance*, D310 [11 mars 1727].

⁷ Jonathan Swift, *Voyages imaginaires*, trad. Desfontaines, Paris. Garnier, 1787, XXIV

⁸ Voltaire, *Correspondance*, texte établi et annoté par Théodore Besterman, Paris, Gallimard, 1964, lettre 300, 2 février 1727.

⁹ Selon Williams (*Essay sur la poésie épique, traduit de l'anglois de M. de Voltaire, par M.****, Paris, Chaubert, 1728; réédité dans *Œuvres complètes* de Voltaire, 3B, Oxford, Voltaire Foundation, éd. critique de David Williams, 1996, 167) et Morris, « L'Abbé Desfontaines et son rôle dans la littérature de son temps », *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, 19, Genève, 1961, p. 278-294.

¹⁰ XC-XXXII. Citée ici, sauf indication contraire, d'après l'édition de 1787 (*Voyages imaginaires*, Paris Garnier), qui reprend la plupart des notes de Desfontaines, ainsi que la préface du traducteur de l'édition revue et corrigée de 1727.

et comme préfacier, reprenant plusieurs clichés des préfaces traductionnelles, il raconte la manière dont il serait en contact avec le *Gulliver*, ainsi que sa première lecture : un « Seigneur Anglois qui réside à Paris » (son ami Atterbury ?) en aurait reçu un exemplaire à Paris et lui en aurait parlé comme d'un livre « agréable & plein d'esprit. » D'autres Anglais au jugement sûr¹¹ auraient ensuite exhorté l'angliciste que devenait Desfontaines à « faire connaître cet ouvrage ingénieux à la France, par une traduction qui pût répondre à l'original » (XVII). L'autorité de Voltaire aurait fini par convaincre Desfontaines de la valeur d'un texte qu'il n'avait toujours pas lu, ainsi que du succès qu'il aurait en français. Il écrit ainsi, évoquant implicitement Thieriot :

[U]n ami de M. de Voltaire me montra une lettre de fraîche date, écrite de Londres, où cet illustre poète vanteroit beaucoup le livre nouveau de M. Swift, & assuroit qu'il n'avait jamais rien lu de plus amusant & de plus spirituel; & que s'il étoit bien traduit en françois il auroit un succès éclatant¹².

Par opposition au texte proprement dit de la traduction, où il maintiendra ou soulignera par ses notes certains allusions satiriques, la préface de Desfontaines a pour but d'inscrire la traduction française de *Gulliver* dans un cadre référentiel acceptable, tant pour le public que pour la critique. Même si c'est la satire qui avait plu à Voltaire, le *Gulliver*, pour être toléré, doit être présenté comme une fable morale, ou, mieux encore, comme une allégorie.

Même si Desfontaines, dans sa préface, tente de faire du *Gulliver* une allégorie morale, le processus de voltairisation critique du texte est donc déjà en cours, et le traducteur lui-même fait appel à autorité de celui qui n'est pas encore un ennemi.

1. La voltairisation critique

Il y a ainsi voltairisation critique par Voltaire lui-même comme un des premiers et des principaux médiateurs de l'œuvre de Swift en France, et même d'abord comme un des premiers lecteurs français de *Gulliver* en Angleterre. Ajoutons qu'il est à la fois la seule autorité critique nommée dans la préface et le seul contemporain, puisque les auteurs cités comme point de comparaison avec Swift sont des Anciens ou des auteurs des XVI^e et XVII^e siècles : Lucien, Bacon, Rabelais, Cyrano de Bergerac, Gabriel de Foigny, Tyssot de Patot.

¹¹ Selon Morris (278), l'Irlandais Markan qui enseignait alors l'anglais à Desfontaines, faisait partie de ce groupe. Certains iront jusqu'à lui attribuer la traduction des *Voyages*.

¹² XI-XII. Il ne s'agit pas ici de présenter biographiquement comment Desfontaines a pris connaissance des *Travels*, comment il a procédé ou combien de temps il a vraiment mis, mais bien son discours à ce sujet. Morris analyse les renseignements biographiques fournis par cette préface; nous faisons ici appel à ses recherches.

La voltairisation critique implique que l'on lise et comprenne *Gullivers Travels* en France à travers le filtre de la lecture et des commentaires de Voltaire. Paradoxalement. Alors que c'est la traduction de Desfontaines qui fera connaître *Gulliver* en France, la lecture voltairienne du texte de Swift comme une satire spirituelle de l'humanité (comme « conte philosophique »?) reste présente : la traduction de Desfontaines sera, déjà au XVIII^e siècle, jugée souvent comme infidèle (ce qui n'est pas toujours négatif à l'époque), et, parfois, comme pesamment allégorique¹³. Certains, tels Gayot de Pitaval, attaqueront à la fois Swift et son traducteur en critiquant les incohérences, les « polissonneries » que le traducteur aurait dû retrancher et les fautes de proportions¹⁴. Fréron, digne successeur de Desfontaines par le don des éloges empoisonnés, soulignera quant à lui ce qu'il croit être la filiation Swift-Voltaire à l'occasion d'une réédition de la traduction en 1762¹⁵ prose du fonds & souvent de la forme de cette production du célèbre Swift¹⁶ ».

Popularité de la traduction de Desfontaines

On compte une douzaine de rééditions de la traduction de Desfontaines entre 1727 et 1797, ce qui atteste de son succès¹⁷. Pour le XIX^e siècle, nous avons recensé jusqu'à présent 98 rééditions françaises de *Gulliver*, dont près des deux tiers (65) reprennent, d'une manière ou d'une autre, le texte de Desfontaines. Elles vont de la simple réédition avec éloges de l'éditeur¹⁸ à la version expurgée destinée aux enfants et réduite aux deux premiers voyages¹⁹. Dans la vaste majorité de ces cas, la traduction est cependant amputée du paratexte justificatif des Desfontaines (dédicace et préface, même si les notes demeurent)²⁰.

¹³ Madame Du Deffant, dédicataire de la traduction de Desfontaines, sera plus critique vers la fin de sa vie et rejettera à la fois la lecture morale et (comme Voltaire) le dernier voyage. Dans une lettre à Walpole (*Lettre de la Marquise du Deffand à Horace Walpole (1766-1780)*, Paget Toynee, Londres, Methuen, 1912 [15 juillet 1780]), elle écrit : « [C]e que je déteste le plus actuellement, ce sont les livres de morale, et surtout quand, pour [rendre la lecture] agréable, on emploie les allégories. Je viens de tenter la lecture de *Gulliver* que j'avais déjà lu, et que même le traducteur, l'Abbé Desfontaines, m'avait dédié. Je ne crois pas qu'il y ait rien de plus désagréable. La conversation avec les chevaux est l'invention la plus forcée, la plus froide, la plus fastidieuse qu'on ait pu imaginer. » (les *Voyages de Gulliver* avaient été réédités l'année précédente).

¹⁴ Pitaval consacre la seconde lettre de son *Faux Aristarque reconnu au Gulliver* : « Qu'étoit-il nécessaire de faire pisser Gulliver? Ne pouvoit-il pas avec un petit vaisseau faire la même chose » (p. 80). Au sujet du deuxième voyage, il écrit : « Si nos yeux étoient des microscopes nous aimerions les femmes qui nous paroîtroient grandes avec la même proportion. Ainsi le raisonnement qui est de Gulliver, ou de son Traducteur, n'a aucune solidité ». (p. 84).

¹⁵ Paris, H.-L. Guérin et L.-F. Delatour.

¹⁶ *L'Année littéraire*, 1762, lettre XI, p. 168.

¹⁷ Après celles de 1727, 1728 et 1730, les *Voyages* ne font cependant l'objet de rééditions qu'au cours de la seconde moitié du siècle, (1762, 1772, 1787, 1793, 1797).

¹⁸ Par exemple, *Voyages de Gulliver, par Swift, traduit par l'Abbé Desfontaines*, Paris, Hiard, 1832.

¹⁹ *Le Voyage à Lilliput, ou Le petit Gulliver, suivi de jolis contes pour les enfants. Orné de gravures*. Paris, Librairie d'éducation, d'Eymery, Fruger et Cie, 1830 (texte de Desfontaines).

²⁰ Les éditions de 1787 et de 1793 offraient encore au lecteur la dédicace et la préface de Desfontaines, mais dans celle de 1820, par exemple, si la traduction est attribuée à Desfontaines, dont on conserve les notes, les deux instances liminaires ont disparu au profit de la notice de l'éditeur qui fait cependant l'éloge de Desfontaines. L'édition illustrée par Grandville (1838, cf. *infra*) et rééditée à plusieurs reprises est « mixte » puisque, bien qu'il s'agisse d'une nouvelle traduction, elle emprunte largement aux arguments de Desfontaines et offre même en annexe les passages qu'il avait ajoutés au texte.

2. La voltairisation textuelle

Il est un autre type de voltairisation, soit celle que nous nommerons *Voltairisation textuelle*. Contrairement à la voltairisation critique qui, elle, commence au moment de la traduction, celle-là se produit bien sûr après la traduction de Desfontaines en 1727 et après la publication de *Candide* en 1759. Elle débute en fait au XIX^e, avec les premières retraductions du texte et les rééditions de la traduction de Desfontaines modifiée, mais ce n'est qu'au cours de la seconde moitié du siècle qu'elle semble vraiment prendre de l'ampleur.

En établissant la liste des zones textuelles problématiques²¹ de la traduction de *Gulliver's Travels* et en comparant des différentes versions de certains passages pour tenter de distinguer les différents traducteurs, nous avons constaté qu'un passage est souvent considérablement abrégé et même modifié.

Rappelons-nous que Lemuel, de retour de son ultime voyage, n'arrive pas à se réhabituer aux Yahoos de son pays après avoir connu les « vertueux » Houyhnhms. Il se justifie d'abord de ne pas avoir pris possession au nom du roi des terres découvertes au cours de ses aventures, puis prend congé de son « honnête » lecteur en faisant le point sur son état actuel : l'odeur humaine de sa femme lui répugne encore, mais il accepte désormais de manger en sa compagnie tout en faisant appel au tabac, à la lavande ou à la menthe afin de dissimuler son odeur. Il revient enfin dans les derniers paragraphes sur la vertu des Houyhnhms et sur leur absence de fierté.

Le passage qui nous intéresse ici dans le contexte de la question de la voltairisation de *Gulliver* en français est celui où Lemuel, selon la formule de la table des matières anglaise, *takes his last Leave of the Reader* :

Having thus answered the only Objection that can ever be raised against me as a Traveller. I here take a final Leave of all my Courteous Readers, and return to enjoy my own *Speculations* in my little Garden at Redriff, to apply those excellent Lessons of Virtue which I learned among the Houyhnhms, to instruct the Yahoos of my own Family as far as I shall find them docible Animals, to behold my Figure often in a Glass, and thus if possible habituate myself by time to tolerate the sight of a human Creature : To lament the Brutality of Houyhnhms in my own Country, but always treat their Persons with respect, for the sake of my noble Master, his Family, his Friends, and the whole Houyhnhm Race, whom these of ours have the Honour to resemble in all their Lineaments, however their Intellectuals came to degenerate²².

²¹ Dans *John Donne : Pour une critique des traductions* (Paris, Gallimard, 1995), Berman définit un « quadruple mode confrontation » du texte de départ avec l'original : confrontation des éléments et passages sélectionnés dans l'original avec le « rendu » des éléments et passages correspondants dans la traduction ; confrontation inverse des zones textuelles jugées problématiques ou au contraire accomplies avec les zones textuelles correspondantes de l'original ; confrontation avec d'autres traductions ; confrontation de la traduction avec son projet (p. 85-86). Notre nous ne tenons compte ici que des deux premiers aspects.

²² Swift, *Gulliver's Travels*, 1726, IV, 11, p. 196-197.

Les traductions de ce passage ont servi de point de départ à notre hypothèse de la voltairisation textuelle, hypothèse qui reste à confirmer à la lumière de l'analyse d'autres zones problématiques des retraductions et des rééditions de *Gulliver's Travels* ainsi que des textes critiques de l'époque. L'analyse du texte de Janin (*cf. infra*) ouvre pourtant déjà des avenues de recherche intéressante.

Il reste ici encore, avant la fin proprement dite des *Voyages*, trois paragraphes, où le narrateur, toujours selon la table des matières, qui suit de très la division du chapitre, « *proposeth his Manner of Living for the future, gives good Advice, and concludes* ». À partir des modifications que connaît le texte de Swift, nous nous attarderons à deux éléments de cette conclusion, soit le rôle joué par le jardin et les « spéculations » de Lemuel.

Depuis que nous pensons avoir été chassés du paradis terrestre, le thème du jardin est récurrent en Occident : il peut renvoyer à la quête de soi, à un lieu privilégié où l'individu se réfugie, reprend contact avec lui-même et cherche à mener une vie meilleure ou, du moins, plus sage ; chez La Fontaine, ce sera, par exemple, le *Philosophe scythe*. Mais le jardin peut également désigner l'activité humaine ; ses habitants y vivent alors en harmonie, de leur propre travail et en cherchant à améliorer leur condition²³. On voit déjà les deux orientations que l'image du héros dans son jardin peut évoquer, le sage résigné ou le philosophe occupé de ses méditations. Il importe cependant de bien distinguer d'abord le sens du jardin chez Voltaire de celui qu'il avait pris chez Swift, en se demandant ce qui arrive à Lemuel dans les jardins. Nous pourrions mieux comprendre ensuite le sens que les traducteurs et rééditeurs français lui donneront.

Le jardin chez Swift

Le jardin est souvent le lieu de tous les dangers pour Lemuel, non seulement pour sa vie, mais pour sa dignité humaine, comme le montre le séjour à Brobdingnagg. Lorsque qu'il déambule en solitaire dans les jardins royaux, le main de la reine secoue un pommier au-dessus de sa tête, un chien l'emporte dans sa gueule, la grêle menace de l'assommer, et un vautour tente de l'emporter dans ses serres. À d'autre moments, Gulliver tombe dans le trou creusé par une taupe ou se casse le mollet contre une coquille d'escargot, au moment, comme il le dit lui-même, *as I was walking alone, and thinking on poor England*²⁴. Les spéculations et les rêveries distraites de ce promeneur solitaire mettent ainsi sa vie en péril. On peut même considérer l'ensemble de ses voyages comme une série de déambulations dans un vaste jardin, mais dont il ne retirera que peu de sagesse.

²³ « Exil, fleurs et rien ou l'apologie de l'inutilité dans <Un Jardin au bout du monde> de Gabrielle Roy », Agnès Hafez-Ergaut *Mots pluriels*, 17 avril 2001 [<http://www.arts.uwa.edu.au/MotsPluriels/>].

²⁴ Lorsque Glumdalclitch le laisse seul dans le jardin de la reine de Brobdingnagg, une malencontreuse blague adressé au nain de la reine provoque également la riposte de celui-ci : « Whereupon, the malicious Rogue watching his Opportunity, when I was walking under one of them, shook it directly over my head, by which a dozen Apples, each of them near as large as a Bristol Barrel, came tumbling about my ears; one of them hit me on the Back as I chanced to stoop, and knocked me down flat on my Face... » (Swift, *Gulliver's Travels*, II, 5, p. 79).

Mentionnons que ces mésaventures dans les jardins de Brobdnagg sont éliminées par Desfontaines dans sa traduction, sans doute parce qu'il y voit des répétitions. Desfontaines conserve cependant le jardin comme lieu où Lemuel satisfait un besoin naturel²⁵.

L'usage que fait Swift des termes *speculation* et *speculative* montre bien que l'activité est pour lui stérile. Il les emploie dix fois dans *Gulliver*, dont sept fois dans le voyage à Laputa, en particulier pour décrire les expériences et les élucubrations des savants de l'Académie de Lagado.

À Brobdnagg d'abord, après que Gulliver ait été enlevé par un singe, le roi lui demande à quoi il songeait pendant ce rapt²⁶. Dans le troisième voyage, les Laputiens, quand à eux, sont si distraits qu'on les tire de leurs « apéculation » (« intense speculations » ; « méditation » chez Desfontaines, 1787, 193)²⁷ en leur frappant le visage à l'aide des fameuses vessies remplies de pois secs ou de cailloux. Cette passion pour la « méditation » permet même aux Laputiennes de prendre des amants venus de la terre ferme et de jouir de la plus grande liberté avec eux, si elles s'assurent d'éloigner le « moniteur » :

Among these the Ladies choose their Gallants : but the Vexation is, that they act with too much Ease and Security, for the Husband is always so rapt in Speculation, that the Mistress and Lover may proceed to the greatest familiarities before his face, if he be but provided with Paper and Implements, and without his Flapper at his side²⁸

²⁵ « [...] je souhaitois fort qu'elle me mît à terre, ce qu'elle fit ; mais ma modestie ne me permit pas de m'excuser autrement, qu'en montrant du doigt la porte, & en faisant plusieurs révérences. La bonne femme m'entendit, mais avec quelque difficulté, & me reprenant dans sa main, alla dans le jardin où elle me mit à terre. Je m'éloignai environ à cent toises, & lui faisant signe de ne me pas regarder, je me cachai entre deux feuilles d'oseille, & y fis ce que vous pouvez deviner. » (1787, p. 109)

²⁶ « He asked me what my Thoughts and Speculations were while I lay in the Monkey's Paw, how I liked the Victuals he gave me, his manner of Feeding, and whether the fresh Air on the Roof had sharpened... » (Swift, *Gulliver's Travels*, II, 5, p. 97). «... il me demanda quels étoient mes sentiments & mes réflexions, pendant que j'étois entre les pattes du singe... » (1787, p. 138).

²⁷ « [...] the Minds of these People are so taken up with intense Speculations, that they neither can speak, nor attend to the Discourses of others, without being roused by some external Taction upon the Organs of Speech and Hearing ; for which reason those who are able to afford it always keep a Flapper (the original is Climenole) in their family, as one of their Domestic, nor ever walk abroad or make Visits without him. And the Business of this Officer is, when two or more Persons are in Company, gently to strike with his Bladder the Mouth of him who is to speak, and the Right Ear of him or them to whom the Speaker addresses himself ». (Swift, *Gulliver's Travels*, 3 : 16.

²⁸ Swift, *Gulliver's Travels*, 3 : 32. « Les femmes de cette île sont très-vives ; elles méprisent leurs maris, & ont beaucoup de goût pour les étrangers, dont il y a toujours un nombre considérable à la suite de la cour. C'est aussi parmi eux que les dames de qualité prennent leurs galans : ce qu'il y a de fâcheux, c'est qu'elles prennent leurs plaisirs sans aucune traverse, & avec beaucoup de sécurité ; car leurs maris sont si absorbés dans les spéculations géométriques, qu'on caresse leurs femmes en leur présence, sans qu'ils s'en aperçoivent, pourvu pourtant que le Moniteur avec sa vessie n'y soit pas, ou qu'il soit intéressé à ne s'apercevoir de rien. » (1787, p. 200)

Sur la terre ferme, l'académie de Lagado nous est ensuite présenté comme divisée en deux sections, la seconde étant consacrée aux spéculations (*speculative Learning*²⁹) de savants qui proposent de réduire la langue au seuls substantifs, de développer une langue universelle ou encore de permettre à un ignorant d'écrire des traités de philosophie ou d'absorber une proposition mathématique inscrit sur une gaufrette (*waffle*)³⁰.

Dans les dernières pages de *Gulliver's Travels*, Swift détourne de son sens premier l'image épicurienne du philosophe dans son jardin : le sens donné aux spéculations tout au long des *Voyages de Gulliver*, de même que le reste du chapitre, montre en effet assez que Lemuel n'a pas atteint la sagesse d'un Candide et de ses compagnons. Les spéculations de Gulliver, dans un jardin où il déambule mais ne *cultive* rien, ressemblent plus aux élucubrations d'un malade qui, on nous permettra l'expression, *rumine* ses expériences antérieures et tente en vain de réintégrer le monde qui l'entoure. Sa haine de la vanité en fait même potentiellement un fou furieux :

I dwell the longer upon this Subject from the Desire I have to make the Society of an English Yahoo by any means not insupportable, and therefore I here entreat those who have any Tincture of this absurd Vice, that they will not presume to come in my Sight³¹.

Une trentaine d'années plus tard, dans *Candide*, le jardin désignera à la fois une vie résignée et *sage* en dehors des spéculations philosophiques, une retraite pour ainsi dire pour ainsi dire encore active et une vie de société ; ce sera même le début de la sagesse. Chez Lemuel, c'est la solitude parmi les êtres humains, la déception, la désillusion et la vieillesse. C'est même la déchéance de Lemuel, sa folie, puisqu'il ne peut plus vivre avec les êtres humains. Même s'il réapprend lentement, il est douteux qu'il recouvre complètement les esprits³².

Le jardin dans la traduction de Desfontaines

La lecture de la traduction de 1727 montre, en plus de l'omission des trois derniers paragraphes de la conclusion, que Desfontaines a traduit « speculations » par « spéculations philosophique ».

Après avoir ainsi satisfait à la seule objection qu'on me peut faire au sujet de mes voyages, je prends enfin congé de l'honnête Lecture, qui m'a fait l'honneur de vouloir bien voyager avec moi dans ce livre. & je retourne à

²⁹ Swift. *Gulliver's Travels*, 3 : 69.

³⁰ Desfontaines évite la dangereuse comparaison en traduisant par « pain à cacheter » (1787, p. 223).

³¹ Swift, *Gulliver's Travels*, 4:199.

³² D'ailleurs la suite de la traduction de la Haye a poursuivi dans cette lignée : après son ultime retour, la femme de Gulliver le trompe avec le méchant palefrenier engagé pour s'occuper dignement de ses chevaux et qui les maltraite ; il décide d'entreprendre un nouveau voyage mais personne ne veut de celui qu'on prend pour un fou ; sa femme veut vendre les chevaux, etc.

mon petit jardin de Redriff, pour m’y livrer à mes spéculations philosophiques³³.

L’expression « spéculation philosophique » n’est pourtant pas clairement péjorative dans le *Dictionnaire de l’Académie* (1694) :

Action de spéculation des astres. Belle, profonde, continuelle speculation. Il n’a rien découvert de nouveau avec toutes ses speculations. Il signifie aussi. Les observations écrites par les spéculateurs. J’ay leu les speculations d’un tel Philosophe. Il signifie aussi, Théorie, & en ce sens il est opposé à pratique. Cela est bon dans la speculation, & ne vaut rien dans la pratique. Cela n’est bon que dans la speculation³⁴.

D’autres occurrences du terme montrent pourtant que l’usage voit déjà un exercice stérile dans les spéculations *philosophiques* : « Et généralement toutes leurs spéculations philosophiques ne leur tenoient lieu que d’un jeu de cartes, qui ne produit pas moins certainement l’effet de divertir que les méditations les plus relevées. » (Nicole, *Essais de Morale*, t. 2, 394) ; « [...] toutes ces belles choses que nous venons de lire, ne sont pas de pures spéculations philosophiques » (Bernier, *Abrégé de la Philosophie de Gassendi*, 270) ; « elles me sembloient justifier de plus en plus le dégoût que j’avois conçu pour toutes les spéculations philosophiques... » (Prévost, *Le Philosophe Anglois*, t. 5, 217)³⁵.

En ajoutant l’attribut « philosophiques ». Desfontaines ne fait que renchérir sur la satire des « système » poétiques ou philosophiques, pour reprendre une expression que lui-même affectionnait³⁶. L’incise « qui m’a fait l’honneur de vouloir bien voyager avec moi dans ce Livre », soulignant que le voyage est bien « dans le livre », remplit la même fonction en insistant sur l’aspect fictionnel de tout le récit. De même, il omet la mention des « leçons de vertu » apprises chez les Houyhnhnms. Desfontaines, qui ne voit pas une morale « philosophique » dans le dernier voyage, réduit l’ambiguïté inhérente à *Gulliver’s Travels* et l’ironie du passage³⁷. Notre propos n’est cependant pas de discuter ici des procédés d’adaptation à l’œuvre dans son texte.

³³ 1787, p. 395.

³⁴ *Académie*, 1964. « speculer ».

³⁵ Textes cités d’après la base de données ARTFL du Trésor de la langue française.

³⁶ « des systèmes chimériques d’attraction substituez vainement à des *tourbillons*, systèmes souvent défendus avec autant d’orgueil que d’ignorance, par des esprits prévenus & bornés, qui mesurent leur intelligence à leur imagination, & qui sans principes de Physique, sans Géométrie, sans Dialectique même, à la faveur de quelques Commentaires qu’ils ont lûs, & qu’ils croient entendre, s’erigent en sublimes Physiciens » (Desfontaines, *Observations sur les écrits modernes*, t. 13, lettre 186). Voir également sa traduction de la préface de Francis Clifton (*État de la Médecine ancienne et moderne*, Paris, Quillau 1742).

³⁷ Le quatrième voyage, que Desfontaines défend longuement dans sa préface, semble en fait avoir été celui qu’il goûtait le plus, même s’il le réduit à la satire universelle (et morale) de l’humanité « À l’égard du voyage dans le pays des chevaux raisonnables, ou des Houyhnhnms, j’avoue que c’est la fiction la plus hardie : mais c’est aussi celle où l’art & l’esprit brille le plus. Pour moi, en commençant à lire ce voyage, j’avois de la peine à concevoir, comment l’auteur pourrait soutenir & orner cette fiction bizarre, & lui donner au moins un air de vraisemblance fabuleuse. Des chevaux raisonnables & s’entretenant avec un voyageur, me paroissoient une imagination insoutenable. Je me sus pourtant bon gré ensuite d’avoir admis

Spéculations, méditations et autres réflexions

Il est par contre révélateur de comparer ce passage, tel qu'il se présente dans la traduction de Desfontaines, aux versions que les XIX^e et XX^e siècles offriront aux lecteurs, soit dans la traduction de Desfontaines, revue et corrigée, soit dans les autres traductions.

Compte tenu de l'espace dont nous disposons, nous ne ferons ici appel qu'à six versions des *Voyages de Gulliver*, dont deux annoncent explicitement dans leur titre une révision de celle de Desfontaines. La première est anonyme, mais elle est bien connue, puisqu'il s'agit de l'édition de 1838, présentée par Walter Scott et illustrée par Grandville, édition qui a fait l'objet de rééditions jusqu'à nos jours³⁸. La deuxième version est celle de Jules Janin, publiée d'abord en 1862 et pour laquelle nous utilisons ici la quatrième l'édition (1879)³⁹; elle aurait connu au moins quatre rééditions, selon la page de titre de l'édition utilisée. En 1875, un certain « Hermile Reynald » (pseudonyme de Léon Verdier) publie également sa propre version « revue, complétée, précédée d'une notice⁴⁰ » et, en 1894, paraît encore ce qui est en fait une version expurgée par Alfred Hannedouche⁴¹.

Au XX^e siècle, la version de Radeval, en 1948, s'annonce quant à elle ouvertement comme une « adaptation nouvelle⁴² ». tandis que celle d'Axelrad, par l'exactitude de la traduction du titre anglais et par l'appareil critique annoncé, annonce à la fois une édition savante et une traduction qui se veut plus fidèle (« traduction, introduction, notes et bibliographie par José Axelrad, professeur à la faculté des lettres de Dijon »)⁴³. Nous ferons également appel à deux traductions plus récentes et qui sont donc

l'hypothèse : l'homme en effet, pour être bien peint, doit l'être par un autre animal que l'homme. » (1787, p. XXIV-XXV).

³⁸ *Voyages de Gulliver dans des contrées lointaines*, par Swift. Traduction nouvelle, précédée d'une notice par Walter Scott. Illustrations de Grandville ; elle a fait l'objet d'au moins sept éditions au XIX^e siècle : 1838, 1845, 1862, 1869, 1872, 1873, 1881. Nous citons ici l'édition de 1838, reproduite en fac-similé (Club des Libraires de France, Paris, 1955).

³⁹ *Voyages de Gulliver* par Swift ; traduction de l'abbé Desfontaines [sic] ; rev. corr. et précédé d'une introd. par Jules Janin.

⁴⁰ *Les quatre voyages du capitaine Lemuel Gulliver*, traduction de l'abbé Desfontaines ; revue, complétée, précédée d'une notice par H. Reynald, professeur à la faculté d'Aix... (Librairie des bibliophiles et Jouaust, Paris). Reynald avait publié en 1860 une *Biographie de Jonathan Swift* (Paris, Hachette).

⁴¹ *Voyages de Gulliver*, traduction nouvelle par A. [Alfred] Hannedouche, Inspecteur de l'Enseignement primaire (Paris. Ch. Delagrave).

⁴² *Les Voyages de Gulliver* Adaptation nouvelle de Claude Radeval, Illustrations de H. Dimpre (Paris, Éditions G. P.) ; réédité en 1966 et 1976.

⁴³ *Voyages dans plusieurs pays fort éloignés du monde, en quatre parties, par Lemuel Gulliver, D'abord chirurgien, puis capitaine de plusieurs navires*, traduction, introduction, notes et bibliographie par José Axelrad, professeur à la faculté des lettres de Dijon, illustrations par Gavarni (Paris, Garnier frères, distribué par le Cercle du Bibliophile, 1960) ; rééditions en 1970, 1971 et 1980.

plus facilement disponibles, soit celle d'André Bay⁴⁴ et celle de Guillaume Villeneuve⁴⁵, et évoquerons en conclusion certaines adaptations plus radicales destinées aux enfants.

Vertus et apprentissage

À partir de la mention des « leçon de vertu » apprises par Lemuel au contact de ses amis les chevaux, certaines traductions concluent tout naturellement à la sagesse acquise par Lemuel, ce qui annonce une interprétation littérale du texte de Swift qui aura la vie dure, comme le montrent certaines versions où *Gulliver*, sans doute parce que le public enfantin domine de plus en plus, devient un « contre d'apprentissage ». Celle de Reynald, d'abord, chez qui Gulliver se livre à des « méditation » : « Après avoir ainsi satisfait à la seule objection qu'on peut me faire au sujet de mes voyages, je prends enfin congé de l'honnête lecteur, et je retourne à mon petit jardin de Redriff pour y jouir de mes méditations⁴⁶. » Cette interprétation est reprise par José Axelrad, qui traduit cependant le reste du passage : « et je retourne jouir de mes méditations dans mon petit jardin de Redriff (334) ».

Certains « traducteurs » sont plus neutres. Chez Hannedouche, Lemuel se livre ainsi à des « réflexion » : « ... il me reste à prendre un congé final de mes lecteurs, et à retourner à mes réflexions dans mon jardin de Redriff [plus une partie de l'épilogue]⁴⁷ ». Une des traductions les plus répandues, celle d'André Bay (éd.) continue de parler de ses « propres réflexions », tout comme celle de Guillaume Villeneuve, en 1997 : « je m'en vais jouir de mes réflexions dans mon petit jardin de Redriff⁴⁸. »

Les interprétations les plus tranchées sont bien sûr les plus intéressantes. C'est chez le journaliste, romancier et *conteur* Jules Janin ainsi que chez un traducteur plus obscur, Claude Radeval, que l'on trouve la voltairisation la plus nette, du moins dans la conclusion. Chez Janin, d'abord, dont la traduction, malgré les indications de la page de titre et ses affirmations dans la préface, ne doit ici rien à celle de Desfontaines :

Et maintenant que j'ai répondu, sans réplique, à la seule objection qu'on me pût faire au sujet de mes voyages, permettez, ami lecteur, après tant fatigues sur terre et sur mer, que je me retire enfin dans mon doux pays de Redriff. Après tant d'aventures presque incroyables, il n'est rien de mieux, en attendant une mort paisible, que beaucoup de sagesse, une humble maison, *beaucoup de philosophie*, un petit jardin (372, nous soulignons).

⁴⁴ *Œuvres*, Jonathan Swift, éd. prés., établie et annotée par Émile Pons avec la collab. de Jacques et Maurice Pons et Bénédicte Lilamand, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1965.

⁴⁵ *Les Voyages de Gulliver* [...] présentation, notes et chronologie par Alexis Tadié, trad. par Guillaume Villeneuve, Paris, Flammarion, 1997.

⁴⁶ *Les quatre voyages du capitaine Lemuel Gulliver*, traduction de l'abbé Desfontaines, revue, complétée, précédée d'une notice par H. Reynald, Librairie des bibliophiles, 1955, 160.

⁴⁷ *Voyages de Gulliver*, « traduction nouvelle par A. Hannedouche, Inspecteur de l'Enseignement primaire », Ch. Delagrave, p. 172.

⁴⁸ *Les Voyages de Gulliver*, Villeneuve, p. 386.

Le texte, tout comme en 1727, s'arrête ici, ce qui laisse supposer qu'il s'agit d'une simple réécriture du texte de Desfontaines plutôt que d'une retraduction.

L'interprétation de Janin, qui gomme la référence aux Houyhnhnms, s'explique par le jugement porté, dans une préface exaltée, sur le quatrième voyage qui selon sa propre expression « souille » ces « admirables fictions⁴⁹ ». La réécriture de la conclusion correspondrait ainsi au projet qu'il énonce dans la préface, où il insiste d'abord longuement sur l'engagement politique et quasi « philosophique » de Swift, décrit comme un héraut de la justice britannique. La description de celui qu'il appelle le « bretteur pour ou contre les cabinets » (2), qui avait pour lui l'audace « [à] défaut de la science » et qui puisait la patience « dans le trésor de ses colères » (3), évoque à la fois la participation de Voltaire aux débats du XVIII^e siècle et la fadeur des pamphlétaires de sa propre époque, dénoncée tout au long du texte⁵⁰.

Cette préface reprend également des traits associés, sinon à Voltaire, du moins aux Lumières, dont la satire, ainsi que le montre ce passage : « **Il écrivait en se jouant, d'une plume acérée et moqueuse, les *Voyages de Gulliver*, la plus amusante et la plus populaire des satires [...]** » (1). Ou le « bon sens » opposé aux partis : « ce qui l'a sauvé de l'oubli, c'est l'adoption des lecteurs de bon sens, qui savent arracher d'un conte bien fait tout ce qui ressemble à la haine, à la violence des partis. » (2)

Et même encore un certain sourire moqueur : « ce qu'il y a de plus rare et de plus charmant dans ces *Voyages de Gulliver*, c'est que la satire et l'allusion, et la malice directe, étant disparues, il reste un livre, une histoire, un conte, un roman enfin, l'intérêt, la curiosité, le sourire. » (18 ; nous soulignons)⁵¹. Il ne semble pas exagéré de voir apparaître ici en filigrane le portrait de Voltaire, surtout lorsque l'on tient compte de la fascination exercée sur Janin par le XVIII^e siècle, telle que montrée par Landrin⁵².

La voltairisation du texte par Janin est à la fois critique et textuelle. La justification de ce qu'il appelle, tout de même, « cette *nouvelle* traduction » (souligné dans le texte) passe par les attaques contre Desfontaine et la mise en valeur de la clairvoyance de Voltaire qui aurait su convaincre la France de l'intérêt du texte de Swift. « Il y trouvait les premiers traits de *Candide* ! Il y trouvait les prémisses de son fameux conte appelé *Micromégas* », souligne-t-il même (22-23)⁵³.

⁴⁹ « Il est fâcheux, sans doute (mais le dommage était facile à réparer), que le *Voyage chez les Houyhnhnms*, tout rempli d'une amertume exagérée, ait souillé ces aimables fictions. Cette fois, Lucien, Rabelais, les humoristes, on les regrette ; ils piquaient tout le monde, il ne tuaient personne, ils ne souillaient personne ».

⁵⁰ « Ainsi, chez nous, ce publiciste enfoui dans un linceul sans date et sans nom, Benjamin Constant » (p. 4) ; « On n'a jamais vu pareil succès chez nous, sinon peut-être (un seul instant !) les pamphlets de Paul-Louis Courier, que personne aujourd'hui ne lit plus... » (p. 15-16).

⁵¹ Dans *Jules Janin (1804-1874) Une sensibilité littéraire* (Paris, Minard, 1974), J. M. Bailbé note à propos de son roman *La Confession* : « que la manière de Voltaire est rendue avec habileté dans plusieurs petits contes qui émaillent le récit » (p. 85).

⁵² *Jules Janin : conteur et romancier*, Paris, Société les Belles lettres, 1978, *passim*. Janin a aussi édité le dernier volume des *Œuvres de Voltaire* (contes, comédie, pensées, poésies, lettres, œuvres inédites (Paris, Henri Pilon, 1862).

⁵³ Malgré l'enthousiasme initial de Voltaire, les allusions directes à Gulliver semblent peu répandue dans son œuvre. La *Correspondance* n'en comporte que deux : en 1759, dans une lettre à Helvétius, il utilise la

La critique de Desfontaines, quant à celle, ne vise pas ses infidélités ou son incompetence, mais son incapacité à adapter suffisamment le texte au public français : défini par Janin comme un « écrivain de la forge et de la bataille antiphilosophique, un ennemi de l'*Encyclopédie*⁵⁴ », Desfontaines aurait littéralement produit un *Gulliver* impudique : « Sans une ombre ! et sans rien qui dissimule une obscénité, une grossièreté un attentat contre les plus simples convenances du langage ! Ah ! l'abbé Desfontaines, le traducteur brutal et sans pitié ! » (24)⁵⁵. Il y aurait beaucoup à dire sur ce type d'attaque où Voltaire a toute la gloire d'avoir lu *Gulliver* et où Desfontaines a tous les torts en le traduisant. De Gayot de Pitaval en 1733 au *Voltaire* de Georges Orioux en 1966, en passant par les commentaires de Janin et de Nisard dans *Les Ennemis de Voltaire* en 1853, ce sont plus de deux cents ans de canonisation républicaines de Voltaire qui se dessinent et, par conséquent, d'attaques contre Desfontaines.

Le phénomène se manifeste également au niveau, plus restreint, de la voltairisation de *Gulliver*, puisque l'on accuse Desfontaines d'attentats (bien mineurs) à la pudeur alors que l'on ferme les yeux sur ces « inconvenances » chez Voltaire : Candide jeté dehors « à grands coups de pied dans le derrière » par le baron de Thunder-ten-tronckh (chap. 1) ; les malheurs de la vieille à qui un imam fait couper une fesse (chap. 12) ou encore les soi-disant deux « dames de qualité » qui, chez les Oreillons (chap. 16), « couraient légèrement au bord de la prairie, tandis que deux singes les suivaient en leur mordant les fesses. » Janin, et d'autres « réviseurs », souhaiteraient retrouver dans le *Gulliver* français le « bon goût » qui leur semble auréoler continuellement le XVIII^e siècle français, ignorant certaines allusions trop ouvertement scatologiques ou sexuelles⁵⁶.

Janin, selon la page de titre, « revoit et corrige » la traduction de Desfontaines. La correction dans le cas qui nous intéresse reformule complètement le passage pour en donner une interprétation directement tirée de la conclusion de *Candide*. Il ne manque ici

périphrase des Houyhnhnms à propos de ceux qui ont menti en lui disant « cette chose qui n'est pas, comme s'exprime notre ami Suift [sic]. » (19 janvier 1759, Besterman éd., 5351). Dans une lettre à Élie Bertrand (15 mai 1764), il vante cette fois les développements des « Délices » en paraphrasant la déclaration du roi de Brobdingnagg : « je crois rendre service à mon prochain quand je fais croître quatre brins d'herbe sur un terrain qui n'en portait que deux... » (Besterman, éd., 8306) ; [...] *whoever could make two Ears of Corn or two Blades of Grass to grow upon a spot of Ground where only one grew before, would deserve better of Mankind, and do more essential Service to his Country than the whole Race of Politicians put together.* (Swift, *Gulliver's Travels*, 12 : 129).

⁵⁴ [sic] Desfontaines meurt en 1745...

⁵⁵ C'est également l'opinion de plusieurs préfaciers au XIX^e siècle, par exemple dans une réédition de 1832 de la traduction de Desfontaines, où l'auteur de la « notes », paraphrasant ses arguments, approuve les changements effectués : « On trouve dans ces Voyages [...] des ironies, des allégories plaisantes ; mais tout cela est noyé dans des détails puérils, des réflexions triviales, des plaisanteries fades, et quelquefois un ton de libertinage qui révolte. » Une note précise ici que « L'Abbé Desfontaines, traducteur de cet ouvrage, l'a beaucoup amélioré. » (*Voyages de Gulliver*, par Swift, traduits par l'Abbé Desfontaines, Paris, Hiard 1832, « Notice sur la vie et les ouvrages de Swift », p. 10).

⁵⁶ Voltaire lui-même joue avec les convenances en faisant appel à la périphrase lorsque, dans *Micromégas*, il évoque sa dette à l'endroit de Swift : « Nos philosophes lui plantèrent un grand arbre dans un endroit que le docteur Swift nommerait, mais que je me garderais bien d'appeler par son nom, à cause de mon grand respect pour les dames. » (*Contes*, chap. 6).

que la culture du jardin, et le portrait du sage résigné, mais participant à l'enrichissement de la société, sera complet.

On trouve chez Radeval, le même souci de la philosophie, mais avec un élément supplémentaire : « J'ajouterai qu'après tant d'aventures à peine croyables, il n'est rien de préférable à une humble demeure, un jardin agréable, et beaucoup de philosophie dans l'attente d'une mort paisible. » (192) Le texte de Radeval, lui aussi, se termine par ce passage où domine la sagesse de celui qui attend sereinement la mort.

D'autre part, la version anonyme de 1838, sauf preuve du contraire, est la première au XIX^e siècle à traduire (assez littéralement) l'ensemble du dernier chapitre. Non seulement le passage qui nous intéresse, mais également les paragraphes qui suivent :

Ayant ainsi répondu à la seule objection que l'on pourra jamais élever contre moi en ma qualité de voyageur, je prends définitivement congé de mes courtois lecteurs, et je retourne à mon petit jardin de Redriff pour jouir de mes pensées, appliquer les excellentes leçons de vertu [sic] que j'ai apprises chez les Houyhnhnms, instruire les yahous de ma famille autant que le permettra leur docilité de brutes, contempler souvent ma figure dans un miroir, afin de m'accoutumer à tolérer la vue d'une créature humaine ; déplorer la brutalité des Houyhnhnms [sic] de mon pays, pour l'amour de mon noble maître, de sa famille, de ses amis, de toute la race houyhnhnm, à laquelle les nôtres ont l'honneur de ressembler par leurs traits, bien que leurs facultés intellectuelles soient dégénérées⁵⁷.

Lorsqu'ils reproduisent intégralement cette édition en 1955, les « Libraires associés » proposent une interprétation inspirée de l'*Anthologie de l'humour noir* en entamant leur « Avertissement » par la mention d'André Breton, grâce auquel « notre siècle reconnaît Swift comme le véritable initiateur en matière d'humour noir ». Mieux encore, toujours selon les éditeurs, la « férocité de son rire l'oppose fondamentalement aux écrivains au côté desquels nos pères le faisaient siéger », soit Rabelais et Voltaire⁵⁸. Desfontaines, « antagoniste de Voltaire » est cette fois défini comme le « responsable » de l'altération du texte. Cette édition reproduit ensuite, en guise d'introduction, la « Notice biographique et littéraire sur Jonathan Swift par Walter Scott⁵⁹ », illustrée elle aussi par Grandville (qui reproduit la gravure de Schmidt, elle-même tirée du seul portrait connu de Desfontaines par Tocqué [1742] !) et suivie d'un bref commentaire des éditeurs de 1838, qui évoquent les autres ouvrages « du Rabelais de l'Angleterre, ainsi que Voltaire l'a surnommé⁶⁰ », Dans cette édition, c'est la voltairisation critique qui domine en 1838, même

⁵⁷ *Voyages de Gulliver dans des contrées lointaines*, par Swift. Traduction nouvelle, précédée d'une notice par Walter Scott. Illustrations de Grandville, Paris, Garnier Frères, p. 310.

⁵⁸ Ibid., p. 310.

⁵⁹ Ibid., p. v-xlv.

⁶⁰ Ibid., p. xlvi.

si l'avertissement la remet en question, et que, dans sa notice, Scott déclare « passable⁶¹ » la traduction de Desfontaines.

L'histoire de la traduction littéraire n'est pas celle d'une évolution linéaire et ne progresse donc pas toujours chronologiquement des « belles infidèles » à la traduction « fidèle », comme le montrent les exemples des révisions et des retraductions du *Gulliver*. Certaines traductions publiées au XX^e siècle s'éloignent en effet autant, sinon plus que la version de Desfontaines, du texte anglais, même lorsqu'il ne s'agit pas de versions officiellement destinées à la jeunesse. L'omission des trois derniers paragraphes de la conclusion des *Voyages* met à jour une éthique de la traduction pour le moins peu développée puisque des traducteurs comme Janin et Radeval n'hésitent pas à reprendre le texte de Desfontaines et, par conséquent, à conclure sur une morale (le retour au jardin) qui contribue à la transformation de *Gulliver* en conte, qu'il soit philosophique ou destiné aux enfants.

[...] Et chacun applaudit à la relation de mes voyages qui fut traduit, depuis, en toutes les langues⁶².

Conclusion

Les réviseurs de la traduction de Desfontaines et certains retraducteurs aux XIX^e et XX^e siècles mettent donc l'accent, par leur interprétation du passage, sur la valeur morale du texte. Et ce un peu comme les version pour enfants et comme *Candide* après ses erreurs, en insistant sur la sagesse acquise par Lemuel qui serait, pour ainsi dire, «retourné, plein d'usage et raison, vivre entre ses parents le reste de son âge », et jouer les philosophes.

Les version pour enfants, non seulement en gommant les allusions scabreuses mais également en supprimant le quatrième voyage (et parfois le troisième), en accord avec la première réaction de Voltaire en 1726, montrent jusqu'où la transformation morale du texte peut aller :

S.d. : *Le Gulliver des petit enfants, Voyages de Gulliver dans l'île de Lilliput, à Brobdingnac, pays des géants, à Laputa*, « Par J. Swift. » Édition nouvelle, revue et corrigée par A. Des Tilleuls, illustrée par Adrien Marie⁶³
1830 : *Le Voyage à Lilliput, ou Le petit Gulliver, suivi de jolis contes pour les enfants. «Orné de gravures»* [texte de Desfontaines]⁶⁴
1843 : *Le Gulliver des enfants, ou Aventures curieuses de ce voyageur.* « Ouvrage orné de jolies vignettes en taille douce, dessinées et gravées par Pauquet »⁶⁵

⁶¹ Ibid., p. xxxvi

⁶² *Voyages de Gulliver*, version nouvelle d'après J. Swift, abrégée à l'usage de la jeunesse par Étienne Duret, Paris. C.S. de Théophile Lefèvre et Émile Guérin, 1887.

⁶³ Paris, Bernardin-Béchet et Fils.

⁶⁴ Librairie d'éducation, d'Eymery, Fruger et Cie.

1853 : *Voyages de Gulliver à Lilliput et à Brobdingnag* par Swift ; édition abrégée à l'usage des enfants avec 10 gravures [texte de Desfontaines]⁶⁶

1892 : *Le Gulliver des petits enfants : voyages de Gulliver dans l'Île de Lilliput à Brobdingnac, pays des géants à Laputa* [texte de A. Des Tilleuls]⁶⁷

1913 : *Le Gulliver des petits enfants, Voyages de Gulliver dans l'Île de Lilliput à Brobdingnac, pays des géants à Laputa*, par Swift, édition nouvelle, revue et arrangée par A. Des Tilleuls⁶⁸

1922 : *Voyages de Gulliver à Lilliput et à Brobdingnag et au pays des Houyhnhnms*, par Swift, traduits de l'anglais et abrégés à l'usage des enfants, avec 57 gravures [texte de Desfontaines]⁶⁹

L'infantilisation continuelle du texte au XIX^e siècle est clairement annoncée dans ces titres qui insistent sur le processus de révision (abrègement, « arrangement »), sur le public visé (« petit Gulliver », « petits enfants ») et, enfin, sur « l'ornementation » et « l'enjolivement » par les nombreuses illustrations. Dans la traduction de Desfontaines, tout comme dans les révisions et les rééditions du XIX^e, peu importe le lectorat visé, tous ces procédés, auxquels correspondent, dans le texte, la réduction du texte, son ennoblissement et la destruction des « réseaux signifiants sous-jacents⁷⁰, réduisent évidemment de manière considérable la portée du texte. Mais ce qui domine chez Janin, c'est la traduction hypertextuelle de *Gulliver's Travels*, lu comme un conte philosophique voltairien⁷¹. La conséquence naturelle de l'hypertextualisme en traduction, l'annexion du texte, ne se manifeste donc pas uniquement chez Desfontaines, dont le travail a déjà été amplement critiqué, mais également par l'annexion du texte de Swift au corpus canonique français (Rabelais est d'ailleurs aussi souvent évoqué que Voltaire). Ce qui nous a mené le plus souvent à voir dans les *Voyages de Gulliver* un conte satirique pré-voltairien, que nous lisons à la lumière de texte ultérieurs et différents, *Micromégas* et, surtout, *Candide*.

La satire nihiliste, ou du moins particulièrement noire de Swift, après son passage par le moulin de la transformation en conte plus ou moins philosophique, se voit ainsi finalement donner une valeur *exemplaire* et *bourgeois*, puisqu'elle montre maintenant aux enfants (et, chez Janin, aux adultes du XIX^e de la Monarchie de Juillet ou du Second Empire ?) que nul n'est besoin d'aller chercher l'aventure ailleurs :

1830 : tant il est vrai qu'au sein de sa Patrie seule on ne peut trouver le bonheur, et que l'homme ne saurait long-temps s'accommoder que de ceux avec lesquels il a au physique comme au moral, des rapports de proportion, à qui

⁶⁵ Paris, L. de Bure.

⁶⁶ Paris, L. Hachette.

⁶⁷ Paris, Bernardin-Béchet et fils.

⁶⁸ Paris, Paul Bernardin.

⁶⁹ Paris, Hachette

⁷⁰ Antoine Berman, «La traduction comme épreuve de l'étranger ». Texte, Traduction / textualité, Toronto, 4, 1985, p. 67-81.

⁷¹ Berman, *La Traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*, p. 36.

il ressemble pour ses besoins, ses plaisirs, etc... Raison pour lui de choisir ses sociétés avec beaucoup plus d'attention qu'il ne le fait ordinairement⁷².

1842 : Je suis, du reste, complètement guéri de la manie des voyages. Honnête Lecteur, que Dieu vous en préserve⁷³!

1864 : Cette fois je tins ma promesse, ce dont je me félicite tous les jours, en remerciant le ciel de m'avoir, pour dernier bienfait, accordé le plus précieux de tous : la sagesse⁷⁴.

1898 : Espérons qu'il ne tentera plus de nouvelles aventures⁷⁵.

La transformation n'est bien sûr pas réservée à *Gulliver*, comme le montre l'évolution de *Don Quichotte* ou de *Robinson Crusoé*. À l'exception de la suppression fréquente du dernier voyage, trop « *unnatural* » selon Voltaire, nous quittons cependant ici le domaine de la voltairisation critique ou textuelle et même de la traduction, puisque cette même infantilisation de *Gilliver* (ou de *Robinson*) se produit en Grande-Bretagne. Ce qui n'est pas le cas de *Candide*, texte canonique, indigène, et « original » avec lequel il est bien sûr moins permis de *jouer*.

Source : Annie Cointre, Alain Lautel et Annie Rivara (dir.) (2003), *La Traduction romanesque au XVIII^e siècle*, Arras, Artois Presses Université, p. 57-78.

⁷² *Le Voyage à Lilliput, ou Le petit Gulliver, suivi de jolis contes pour les enfants. Orné de gravures*. Librairie d'éducation, d'Eymery, Paris, Fruger et Cie.

⁷³ *Voyages de Gulliver*, deuxième édition, revue et corrigée et orné de nombreuses figures découpées dessinées par Ch. Letaille, Paris, Gautier Frères.

⁷⁴ *Voyages de Gulliver*, Abrégé par Jules Rostaing. Ouvrage illustré de vingt-huit gravures à deux teintes par Coppin, Paris, Magnin, Blanchard et Cie.

⁷⁵ *Les Voyages de Gulliver par tante Nicole*, douze compositions de Jean Geoffroy, Paris, Ch. Delagrave.